



Mots. Les langages du politique

90 | 2009

Présidentielle 2007. Scènes de genre

Les destins croisés ou les avatars du genre. Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal vus par les photographes de *Libération*

Louise Charbonnier et Jean-Claude Soulages



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/19075>

DOI : 10.4000/mots.19075

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 45-63

ISBN : 978-2-84788-151-6

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Louise Charbonnier et Jean-Claude Soulages, « Les destins croisés ou les avatars du genre. Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal vus par les photographes de *Libération* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 90 | 2009, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 21 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19075> ; DOI : 10.4000/mots.19075

Les destins croisés ou les avatars du genre. Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal vus par les photographes de *Libération*

S'il existe dans la langue française un « sexe faible », il l'est encore plus en politique, même si la dernière campagne présidentielle, suivant l'expression consacrée, a fait bouger les lignes du genre. En fait, la langue (Roland Barthes la qualifiait de « fasciste ») le marque toujours, et souvent sous les apparets obséquieux de la galanterie. Car la femme, en politique, s'honore encore de l'emploi, en apparence ornemental mais de fait stigmatisant, du prénom (Simone Veil, Martine Aubry, Ségolène Royal...) en rupture avec l'appellation ordinaire de l'homme (Villepin, Chirac, Sarkozy...). En définitive, les femmes ne sont toujours pas des hommes politiques à part entière et restent désignées au moyen d'une locution figée (prénom + nom équivalent à « fille de », « femme de »). « Veil a déclaré que... » est inaudible en français. L'égalité et la parité entre les genres ne sauraient exister en l'absence d'égalité de traitement et de symétrie dans les dénominations du parler politique. Or, cette campagne pour l'élection présidentielle a vu surgir quelques tentatives de défigement du procédé. Des occurrences fugitives de « Royal » se sont imposées, mais sont restées exceptionnelles (en une le plus souvent ou dans des titres). Défigement en fin de compte temporaire puisque le combat final a vu s'affronter une « Ségo », avatar du prénom, contre un « Sarko », avatar du nom ; derrière le jeu des assonances et allitérations, le prénom contre le nom. D'évidence, la parité n'existe toujours pas dans les mots du politique.

Il serait vain de chercher une parité dans les images, puisque l'image et surtout la photographie se situent du côté de l'icône et, pour la photographie, de l'icône indicielle. La photographie ne peut, à travers ce moteur de publicisation que représente la photo de presse, faire abstraction du référent et donc de l'incarnation physique et visible du genre. De plus, cette figuration médiatique est délibérément construite, mise en scène, programmée en partie par le jeu stratégique des acteurs politiques eux-mêmes – un jeu qui s'effectue aussi à partir d'une « intériorisation des routines journalistiques », d'une

«intégration des modalités discursives imposées par les médias» dans leur pratique de la communication politique (Artufel, Duroux, 2006, p. 138 et 148). Les représentations médiatiques des personnages politiques résultent de «logiques d'interdépendance entre des acteurs politiques – qui cherchent un écho à leur action – et des médias – qui veulent des faits pour informer» (*ibid.*, p. 139). Cette figuration est ainsi encadrée par l'activité médiatrice de l'organe de presse. En effet, elle est le résultat d'une chaîne performative de procédés d'iconisation et de ritualisation induite par des normes subjectives et intersubjectives portées par les rédactions et les collectifs de photographes de presse. Ces routines mettent en lumière le privilège accordé à un répertoire de postures ostentatoires qui relèvent de ce qu'Erving Goffman a qualifié de «phénomènes d'hyper-ritualisation» (Goffman, 1979) assujettissant les images du corps biologique à une sorte de proto-langage du genre. Ces constructions identitaires fonctionnent comme des véhicules projectifs de représentations plus ou moins stables en relation avec des imaginaires du genre que la photographie de presse (ici celle de *Libération*¹) reconduit, de façon le plus souvent inconsciente. Et ce en marge des partis pris politiques d'un journal classé à gauche, connu pour ses critiques parfois virulentes à l'égard de Nicolas Sarkozy et s'étant résolu à soutenir la candidate socialiste.

L'iconographie proposée va se sédimenter durant toute la période autour de figures plurielles du genre qui s'agrègent pour participer à la construction identitaire du candidat ou de la candidate. Ces figurations évolutives sont la résultante d'un jeu subtil d'amplification des comportements des acteurs eux-mêmes et de leur reformulation sous forme de schématisations opérées par les journalistes. Pour Alain Berrendonner, derrière le terme schématisation, «il y a l'idée que le discours n'a pas pour fonction de restituer le tableau vérifonctionnel de quelque réalité préexistante, absolue et indépendante de lui, mais plutôt d'imposer ses propres objets en construisant une fiction conceptuelle originale, provisoire et évolutive» (Berrendonner, 1997, p. 220). Ainsi, plutôt que de considérer les photographies de presse comme de simples reflets de la réalité, il nous semble plus pertinent de les envisager comme autant d'interprétations de cette dernière, comme des lieux d'inscription d'«imaginaires» au sens où Patrick Charaudeau entend ce concept: «L'imaginaire n'est pas, comme le laissent entendre son emploi courant et le dictionnaire dans sa première acception, ce qui s'oppose à la réalité, ce qui est inventé de toutes pièces [...]. L'imaginaire est effectivement une image de la réalité, mais en tant que cette image interprète la réalité, la fait entrer dans un univers de significations.» (Charaudeau, 2005, p. 158)

1. Le corpus dépouillé est constitué des journaux du titre *Libération* pour la période du 1^{er} décembre 2006 au 8 mai 2007. Les auteurs de la majeure partie des photographies de ce corpus sont des journalistes indépendants travaillant pour ce quotidien, Laurent Troude suivant la campagne de Nicolas Sarkozy et Sébastien Calvet celle de Ségolène Royal.



1. *Libération*, 22 mars 2007.
© Charles Plateau (Reuters)



2. *Libération*, 17 et 18 mars 2007.
© Laurent Troude

Ces « interprétations de la réalité » se présentent ici comme des énoncés collectifs. Une photo publiée incarne nécessairement le précipité d'une longue chaîne de choix et de compromis (co-construite par l'agenda des acteurs politiques, de la rédaction, des journalistes, des photographes, etc.) qui fait entrer la réalité dans un univers de significations circonscrit par une série d'attentes relatives à la personne et au genre des deux candidats. Ces « significations imaginaires sociales » (Castoriadis, 1975, p. 190) se présentent comme des facteurs d'activation qui puisent dans des « savoirs de croyances » (Charau-deau, 2004) et sont de plusieurs ordres. Certaines ont été réactivées à l'occasion de la dernière élection présidentielle, qui fut aussi accessoirement celle d'un genre.

Les imaginaires du genre

Nicolas Sarkozy ou la figure de l'engagement

En début de campagne, le candidat de l'UMP est en synergie avec un imaginaire de la virilité tranquille en rupture manifeste avec son passé médiatique de ministre de l'Intérieur hyperactif. Cette schématisation s'incarne dans des séries de compositions individuelles qui constituent des poses feintes ou « volées », ce qu'Eliséo Veron regroupe sous l'expression « rhétorique des passions » (Veron, 1994) : la mimique récurrente de fermeture du visage, de repli intérieur qui peut se développer en masque introverti trahissant la préoccupation [1], l'attention, la concentration et la pose quasi académique du sérieux [2].

De temps à autre, le candidat est saisi dans un intermède de gestuelle régulatrice, l'ajustement de sa cravate, tic rituel d'autocorrection – il « se contrôle de manière permanente » (Messinger, 2006, p. 344) – mais aussi d'anticipation de l'homme public prêt à passer à l'action. Sur un plan plus



3. *Libération*, 18 avril 2007.
© Laurent Troude



4. *Libération*, 29 mars 2007.
© Laurent Troude



5. *Libération*, 7 et 8 avril 2007.
© Laurent Troude



6. *Libération*, 5 et 6 mai 2007.
© Laurent Troude

stratégique, cette posture étudiée s'inscrit dans sa tentative de recouvrement de l'*ethos* pré-iconique² anxiogène qu'il s'efforce de mettre à distance [3 à 6].

Certaines photographies témoignent d'une dynamique beaucoup plus extravertie à travers l'interpellation par un geste de la main, captée au vol dans les coulisses d'un *meeting* [7], ou bien à travers un rire explicite et démonstratif, adressé à l'audience [8]. Les pièces de ce puzzle une fois rassemblées recomposent la figure de l'homme pressé qui se construit dans l'interaction avec les autres et sous le feu des médias [8].

2. En transposant les catégories utilisées par Dominique Maingueneau pour le discours, on nommera « *ethos* iconique » l'image de soi que l'on tente de construire à travers des représentations. L'utilisation de l'expression « *ethos* pré-iconique » renvoie à l'image préalable édifiée au fil des représentations. Par la diffusion de photographies officielles, un candidat va ainsi chercher à confirmer ou à rectifier cet *ethos* pré-iconique, cette représentation véhiculée préalablement par des images.



7. *Libération*, 3 avril 2007.
© Laurent Troude



8. *Libération*, 14 janvier 2007.
© Laurent Troude



9. *Libération*, 23 avril 2007.
© Laurent Troude



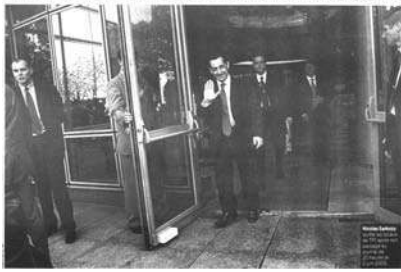
10. *Libération*, 19 décembre 2006.
© Laurent Troude

Une seule photographie [9], à la fin de la campagne, évoque le repos solitaire, voire l'épuisement, les yeux fermés, dans une posture de relâchement dévirilisée, d'« absorbement » (Fried, 1990).

Les compositions collectives font fréquemment écho à la figure du clan, celle du chef accompagné de sa garde rapprochée de fidèles ou de groupes d'hommes, tenant les autres à distance du leader [10]. Qu'il s'agisse des hommes de main ou de la main du parrain, la photographie de *Libération*, relayée par les titres, se détache du référent anatomique et métonymique pour en faire le signifiant d'une main mise, d'une emprise tentaculaire, arbitraire et autoritaire³ [11 et 12].

3. Cette schématisation opère comme une figuration de l'autorité, une valeur affichée de façon récurrente par Nicolas Sarkozy (Charaudeau, 2008, p. 24). À propos de la gestuelle autoritaire du candidat [7, 11, 12], Georges Vigarello analyse : « Elle est faite de mouvements tranchants, d'attitudes déterminées. Elle se glisse dans les autorités oubliées. Elle en est même la

LA HAUTE MAIN DE SARKOZY



11. *Libération*, 28 et 29 avril 2007.
© Sébastien Calvet



13. *Libération*, 7 mars 2007.
© Jean-Loup Gautreau (AFP)

14. *Libération*, 26 mars 2007.
© Philippe Wojazer (AFP)



12. *Libération*, 28 et 29 avril 2007.
© Laurent Troude



SARKOZY S'EXFILTRE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

La figure du parrain est mobilisée par différents clichés faisant référence au film de Martin Scorsese, *Le Parrain*, et ce, par divers procédés convergents. Plusieurs éléments contribuent à réactiver cet imaginaire cinématographique : un titre jouant sur la polysémie du mot *parrain* – politique et/ou mafieux [13] ; un champ lexical de la criminalité (Nicolas Sarkozy « flingue », « règle ses comptes avec », « a sabordé », « a dégainé », « a explosé », etc.) ; une mise en scène déployant autour de la photographie un scénario (« Je n'irai pas là où la gauche me donne rendez-vous », « Sarkozy s'exfiltre du ministère de l'Intérieur ») opérant une narrativisation de la scène photographiée [14] ; ou des procédés d'inter-iconicité inscrivant là encore les clichés dans une mise en récit avec, par

fidèle "mimographie". Les discours la mettent en scène : épaules bougeant et rappelant l'impatience, mains battant l'espace pour mieux définir l'horizon, index se pointant pour mieux fixer l'adversité, poings se fermant pour mieux dire la détermination. Le corps, ici encore, surabonde d'activité bouillante, explosive et contrôlée à la fois. » (Vigarello, 2007, p. 18)



Clichés d'après

15. *Libération*, 5 et 6 mai 2007.
© Thomas Coex (AFP)



débat télévisé

16. *Libération*, 5 et 6 mai 2007.
© Laurent Troude



17. *Libération*, 7 et 8 avril 2007.
© Sébastien Calvet

exemple, l'arrivée [15] et le départ [16] du clan. Dans ces schématisations, le candidat n'apparaît jamais comme le membre solidaire d'un groupe, mais toujours comme le centre et la finalité même du rassemblement. C'est son incursion dans de multiples territoires et surtout sa personne qui font événement.

Ségolène Royal ou la figure du détachement

Une photographie de Ségolène Royal convoque une construction stéréotypée et symbolique du genre : un gros plan sur ses chaussures à talons encadrant une rose coupée gisant à terre [17]. Représentation quasi prémonitoire du destin de la candidate.

Le plus souvent, les compositions photographiques individuelles de la candidate sont marquées par une centration sur son sourire⁴ ; comme si « la rhétorique des passions » féminine était circonscrite à ce procédé de mise à distance qu'incarne le fait de sourire. Le choix récurrent de ce rictus imperméable aux états d'âme semble accréditer la finalité et la fonction quasi

4. « Ses dents [sont] joliment blanches et désormais bien alignées. Impossible de ne pas les voir : elle sourit en permanence, à l'approche d'un objectif photographique ou d'une caméra. » (Malouines, Meeus, 2007, p. 23)



18. *Libération*, 4 décembre 2006.
© Mahmud Hams (AFP)



19. *Libération*, 19 mars 2007.
© Sébastien Calvet



20. *Libération*, 30 avril 2007.
© Sébastien Calvet



21. *Libération*, 6 décembre 2006.
© Sébastien Calvet

décorative du visage comme de l'acteur féminin en politique. Le sourire de Ségolène Royal s'accompagne souvent d'une posture du corps en retrait, tête en arrière, les bras le long du corps, posture à la fois de relaxation, d'attente figée mais aussi de détachement renforcé par le regard autocentré, « introspectif »⁵ (Messinger, 2003, p. 160) du personnage [18 à 20] : elle « expose » sa beauté (Messinger, 2006, p. 333).

Dans les compositions collectives, la candidate est rarement inscrite dans une séquence actionnelle. Ségolène Royal est plutôt saisie en posture d'at-

5. Pour Joseph Messinger, le regard introspectif correspond à une « écoute attentive » et « installe une barrière de défense » (Messinger, 2003, p. 160).



22. *Libération*, 5 et 6 mai 2007.
© Sébastien Calvet



23. *Libération*, 27 et 28 janvier 2007.
© Éric Feferberg (AFP)

tente, en retrait dans un contexte public (dans les « coulisses », pour reprendre l'expression de Goffman) et dans des attitudes autocentrées [21]. En extérieur, elle fait manifestement toujours partie d'un groupe (de femmes, de salariés, de militants, etc.), sans garde rapprochée ostentatoire. Elle est intégrée dans l'évènement, elle semble y participer non pas sur le mode de l'interaction avec le public mais plutôt en empathie avec celui-ci, sur le mode de la communion. Elle est littéralement et symboliquement portée par les gens qui la soutiennent et dont les pancartes, tenues à bout de bras, supportent explicitement la femme candidate (« Pour nous, c'est elle »⁶). Contrairement à la figuration de Nicolas Sarkozy conjuguée par *Libération* à la forme active, la candidate du Parti socialiste est plutôt mise en image à la forme passive : elle est appelée par le public, poussée par lui⁷, tenue par le bras ou guidée par la main [22 et 23].

Les imaginaires du pouvoir

Les représentations de Nicolas Sarkozy sont celles de l'acteur politique marchant inexorablement vers son but, toujours en mouvement, entouré de sa garde rapprochée, accomplissant une sorte de trajectoire scénarisée dans un social déjà balisé et institué (visite de sites, manifestations programmées, etc.⁸), performant son pouvoir (sa compétence) politique⁹ (Maigret, 2008, p. 94-95).

6. Extrait de l'article : « Aurélie Filipetti, fraîche recrue du clan Royal, ancienne Verte, l'a ralliée aussi pour ça : "C'est une femme et c'est cette femme. Une femme en position d'être élue, c'est déjà en soi révolutionnaire, puisque la présidence est l'archétype du patriarcat. Cette femme, de gauche, dont le féminisme est lié à son histoire personnelle." »
7. Les propos qu'elle peut tenir par ailleurs corroborent cette image de la femme portée par l'élan du peuple : « Je réfléchis dans ma tête à ce souffle nouveau qui me pousse. C'est le peuple qui m'a faite, qui a écrit cette histoire. » (Entretien intime avec trois journalistes, dans sa maison, *Le Monde* du 21 février 2007, rapporté dans Charaudeau, 2008, p. 49).
8. « Il se propulse sur la piste rectiligne de la présidentielle [...]. L'assaut est donné sur le Décathlon de Villeneuve-d'Ascq, son rayon vélos [...]. C'est ainsi que la légende quotidienne s'écrit au pas de course. » *Libération*, 3 avril 2007.
9. À propos de la performativité dans le discours politique, Éric Maigret affirme qu'elle se



24. *Libération*, 3 avril 2007.
© Laurent Troude



27. *Libération*, 7 mai 2007.
© Laurent Troude



25. *Libération*, 18 avril 2007.
© Laurent Troude



26. *Libération*, 23 avril 2007.
© Laurent Troude

S'il est à l'arrêt, c'est pour faire face résolument à des obstacles, saisi dans des postures d'interaction ou de confrontation [24] et d'affrontement (discussions animées, débats dans la foule).

La seconde schématisation de l'acteur politique en public, plus présente manifestement à la fin de la campagne, est celle, plus débonnaire, de l'orateur debout, les bras baissés, montrant les paumes des mains. Cette figure quasi christique se confondrait avec une parade de non-agression destinée à éveiller la confiance [25 à 27]. Or, la mise en scène de cette posture pacifique et apaisante semble relever de cette même visée stratégique de contre-argumentation (offrande de sa personne¹⁰ – « laissez venir à moi les fidèles

compose en partie d'une « série d'opérations corporelles et langagières, de «performances», chargées de définir» le personnage politique (Maigret, 2008, p. 94-95). Ces figurations de l'homme politique volontaire marchant avec énergie et conviction vers un but constituent une démonstration de force, une preuve de sa compétence à exercer le pouvoir.

10. Joseph Messinger analyse cette posture des mains dites « en supination » : « Les paumes sont dirigées vers le haut. Ce sont les mains en offrande. Elles révèlent un tempérament généreux de la part d'un individu coopératif et convivial. L'attitude est évidemment qualifiante pour l'image publique du locuteur. » (Messinger, 2003, p. 384-385)



28. *Libération*, 23 avril 2007.
© Sébastien Calvet

croyants» – et non de la prise du pouvoir à tout prix) face au dire circulant sur le volontarisme de l'acteur politique et à son *ethos* pré-iconique teinté d'agressivité, la figure du Christ venant s'inscrire en contrepoint de celle de Judas¹¹.

À travers ces schématisations récurrentes se sédimentent les figures charismatiques du chef ou du tribun. L'incarnation accomplie du leader faisant face au peuple ou bien s'élevant au-dessus des citoyens.

Les schématisations de la candidate sont celles de la femme solitaire immergée dans un groupe informel ou au milieu du peuple en marche, le plus souvent sans encadrement ostentatoire, saisie dans un mouvement de déambulation sans trajectoire déterminée (une sorte de balade en France). Certaines de ces figurations sont autant de traces résiduelles du discours de Ségolène Royal relatif à la « démocratie participative » qui se propose de ménager une place plus grande aux citoyens, aux « gens », dans le débat politique. La proposition de rectification d'une relation trop dissymétrique entre gouvernant et gouvernés au profit du premier a pour corollaire un certain effacement confiant du personnage politique devant la volonté du peuple. Un effacement mis en scène par ces photographies.

Ces figurations débouchent parfois sur une posture de quasi-électron libre : une effigie tirée par son destin (hors champ), acclamée et réclamée par son public. Un cliché [28] la montre en train d'accéder à l'estrade en pleine lumière. Elle se dirige vers un hors-champ d'où semblent résonner les clameurs de la foule qui attend l'apparition d'une candidate en route vers le pouvoir présidentiel. À gauche, dans l'ombre, des associés, photographes, organisateurs, regardent en direction de la candidate qui vient de gravir les marches menant en haut de l'estrade, lieu du pouvoir situé symboliquement en hauteur. Ségolène Royal est figurée dans ce moment et ce lieu de transition entre la personne et le personnage politique, entre la parole singulière et la parole politique, entre l'indistinction individuelle et la distinction politique. Le court escalier que gravit la candidate est l'espace symboliquement fort d'une transformation

11. L'*ethos* politique de Nicolas Sarkozy est toujours entaché par la trahison de Jacques Chirac en 1995.

invisible, un entre-deux où commence à s'effectuer l'incarnation d'un pouvoir en marche : celui de présidente potentielle avec ses attributs féminins (talons, cheveux longs, tailleur blanc). Elle se tourne vers cet ailleurs spatialement et symboliquement supérieur. Champ et hors-champ sont inversés, *Libération* refusant ainsi de se plier au jeu médiatique du parcours photographique imposé et préférant un discours de déconstruction et d'augmentation de la réalité à une simple réflexion de celle-ci. Est montré ce qui est habituellement caché : ce qu'il y a autour de l'estrade, les coulisses de la scène politique. Est caché ce qui est conventionnellement montré : la scène politique. Le hors-champ est ici un espace des possibles, gonflé de promesses. Cette photo semble symboliser l'ascension politique de Ségolène Royal, son passage de l'ombre à la lumière, de l'anonymat à la possible distinction suprême. Elle est représentée à un moment charnière où s'effectue une transfiguration de la femme en candidate capable de devenir présidente. Elle est montrée en train de gravir les marches vers un pouvoir qui semble l'appeler et auquel elle répond affirmativement – mais machinalement – par un sourire.

Une campagne présidentielle s'apparente à une pièce de théâtre en plusieurs actes où évoluent des personnages. Le cadre ouvert par la photographie sur la page de journal forme la scène rectangulaire où se déroule le spectacle politique. En même temps qu'il accède à l'estrade du meeting, lieu symbolique du pouvoir¹², le personnage politique se voit ouvrir l'arène médiatique rectangulaire que forme le cadre de la photographie¹³. Entrer en scène, c'est entrer dans un cadre dont l'accès est réglementé et surveillé. C'est pénétrer un *templum* (Charbonnier, 2007) d'où l'on va être contemplé et écouté. L'estrade est le lieu de la parole autorisée, légitime. Le rectangle de l'estrade, redoublé par celui de la photographie, opère une sélection et une mise en scène des sujets politiques : seuls ceux qui sont en campagne pour le pouvoir présidentiel peuvent et doivent¹⁴ prendre place au sein de cette arène médiatique et s'y donner en spectacle, offrant en pâture leurs personnages démultipliés dans un simulacre sacrificiel et une orgie d'images.

À la figure du parrain construite par *Libération* pour Nicolas Sarkozy, répond celle de l'écolière pour la candidate du Parti socialiste, désignée « première de la classe », le bras levé, lors de l'investiture¹⁵. Dans le quotidien, la course à la

12. « “Dis-moi où tu es, je te dirai qui tu es” : ce principe définirait la construction de l'identité du Monarque dans l'espace de présentation de la représentation de son histoire ; plus précisément, “Montre-moi où tu es, fais voir où est ta figure, je dirai ton nom”. La présentation de la figure du Roi au plan iconique fait dire le Monarque ; elle fait nommer son nom. » (Marin, 2005)

13. Pour Éric Maigret, « l'ajustement à l'hyperespace médiatique signifie la fin de la métaphore de la “scène politique” : la vie politique est désormais de façon littérale et non plus figurée une scène, au sens le plus théâtral du mot, un plateau où effectuer des performances » (Maigret, 2008, p. 129).

14. Selon un impératif de visibilité, *Gouverner, c'est paraître* (Cotteret, 2002) : tout pouvoir politique exige une théâtralisation transfigurant le souverain (Balandier, 1992, p. 164).

15. Pour des raisons techniques, cette photo n'a pas pu être reproduite ici.



29. *Libération*, 20 février 2007.
© Sébastien Calvet



30. *Libération*, 5 février 2007.
© Sébastien Calvet

présidentielle est à plusieurs reprises assimilée, dans le cas de Ségolène Royal, à un examen scolaire : elle doit faire ses preuves, passer l'équivalent d'un bac auquel on attribue la valeur d'un rite de passage initiatique. Derrière une table, face à un public transformé en jury, « Royal se rattrape à l'oral » [29]. Même principe pour cette étudiante que l'on met à l'épreuve [30], cette fille à la pose hésitante, bancale, au geste d'enfant timoré. La candidate est sommée de rendre des comptes, ce que l'on fait rarement avec des hommes politiques, ou plutôt ce que les journalistes politiques en France ne font pas ou omettent de faire. Or, avant que la femme Ségolène Royal ne commence à envisager d'accéder à la fonction suprême, on lui demande déjà des gages sur ses capacités à faire fonction de, en éludant son passé et son expérience politique. Alors que son adversaire principal, dispensé de telles épreuves (et de l'inventaire de son passif), est d'évidence par nature doté de cette légitimité politique (biologique). Pour obtenir cette compétence symbolique, il n'a tout simplement qu'à déployer l'assurance naturelle du mâle, ce qu'il peut faire tous les matins en se rasant.

Dans d'autres photographies s'impose une forme de schématisation où Ségolène Royal est l'élève (ou la femme-enfant) qui a besoin d'être épaulée, aidée, secourue [31], qu'on tient par la main [23 *supra*], qui chante une chanson ou bien encore qui récite sa leçon. Des clichés insolites de la candidate la montrent, tour à tour, en écolière attentive [32] ou dissipée [33], prise en « flagrant délit » (Landowski, 2007) de bavardage.

Cette schématisation contraste, en fin de campagne, avec une posture publique de tribun (les bras levés rappelant le style gaullien) – une posture qui symboliserait l'union avec le peuple de la « mère patrie » [34]. Représentation matriarcale, mais réactivant curieusement dans la mémoire discursive celle du patriarche gaulliste.



31. *Libération*, 10 et 11 février 2007.
© Sébastien Calvet



33. *Libération*, 17 et 18 mars 2007.
© Sébastien Calvet

34. *Libération*, 26 mars 2007.
© Franck Perregon



32. *Libération*, 2 février 2007.
© Robert Pratta (Reuters)



Paradoxalement, ici, les trajectoires des deux candidats semblent commuter. Manifestement, Nicolas Sarkozy, en adoptant lui aussi en fin de campagne une figure inédite, celle du repli en public, en gommant une partie de son passé de tribun populiste, en apparaissant sous les figures de l'offrande de son corps (bras baissés), se glisse dans une posture plus féminine. Il n'a d'ailleurs jamais pris à partie directement son adversaire durant la campagne (démarrant tout l'arsenal machiste attendu). Ce glissement des rôles attendus a fonctionné jusqu'au bout puisque, dans le débat télévisé final, c'est Ségolène Royal qui est apparue agressive alors que le candidat demeurerait pacifique et jamais offensif, même lorsqu'il était attaqué explicitement.

Les imaginaires de la transcendance

Nicolas Sarkozy et l'Histoire

L'imaginaire ici serait celui de l'image du chef, du guide qui traverse et arpente l'espace social, qui quadrille le territoire avec son armée et cristallise du même



36. *Libération*, 3 avril 2007.
© Laurent Troude

35. *Libération*, 10 et 11 mars 2007.
© Laurent Troude

coup un imaginaire national (Anderson, 2002), une transcendance du côté de l'Histoire et de l'histoire des conquêtes [35 et 36], celle de l'homme d'action qui aspire depuis toujours au pouvoir, d'où la convocation récurrente de la figure guerrière de Napoléon. Cet imaginaire viril ouvre la porte, dans le champ politique, à toutes les métaphores de la lutte pour la domination et la soumission. Dans ce paysage darwinien, le candidat Sarkozy a fait ses preuves et a été reconnu comme le mâle dominant, celui qui a réussi à mettre en fuite tous ses rivaux (Juppé, Chirac, Villepin, etc.). Il ne lui reste, en définitive, qu'un seul adversaire qu'il va petit à petit découvrir : Elle. Et surtout, à travers elle, lui-même, avec qui, durant la campagne, il a su fort adroitement composer.

Ségolène Royal et la Providence

Libération fait de Ségolène Royal une apparition divine, immaculée et souriante, nimbée d'un halo de lumière [37 et 38]. Elle est une madone que tous louent et attendent¹⁶ et qui attend elle aussi paradoxalement que le peuple vienne à elle. Ce sont des images fréquentes d'arrivée et d'apparition de la dame en blanc, « Marianne Royal » [39] qui descend au milieu du peuple et déambule, comme le Christ avec ses disciples, pouvant exercer à l'occasion son pouvoir thaumaturge¹⁷ [40], même si la Vierge peut incarner ici aussi le tribun gaullien,

16. *Libération* du 6 avril 2007 : « Reportage sur les traces de Ségolène Royal, qui a arpenté le centre du pays, confrontant son image de madone aux regards des Français » ; ou encore « c'est l'Ave (Ségolène) mania ».

17. La légende de la photographie « testimoniale » (Veron, 1994) située en bas à droite atteste : « 21 h 14. Bernard Boutron, atteint de sclérose en plaques, a les larmes aux yeux. Royal s'avance vers lui et lui touche le bras. » On pourrait aussi y voir « la confirmation du stéréotype de la bonté et de la compréhension comme qualités typiquement féminines » (Maigret, 2008, p. 64) : un imaginaire du genre dans lequel puise aussi *Libération*, en sus de l'imaginaire religieux – une schématisation se surimposant ainsi à l'autre.



37. *Libération*, 20 février 2007.
© Sébastien Calvet



38. *Libération*, 23 avril 2007.
© Sébastien Calvet



39. *Libération*, 24 et 25 mars 2007.
© Éric Franceschi

renouant ainsi directement avec le peuple et avec la figure historique et mythologique de Jeanne d'Arc. Ici, la transcendance serait de l'ordre de la Providence : la bonne personne, la personne juste est envoyée par le destin, portée par un « souffle mystique » (Charaudeau, 2008, p. 57-58). En définitive, cette trajectoire iconisée correspond en partie à la trajectoire politique de la candidate, candidate-surprise du parti, élue divinement par le peuple des militants¹⁸, candidate auto-instituée comme providentielle. Mais cette schématisation discontinue correspond aussi au scénario de l'arrivée inopinée de l'intrus, à la trajectoire incontrôlable et incontrôlée¹⁹ de celle qui surgit comme un chien dans un jeu de quilles, la fille impertinente, « insoumise » (Malouines, 2007), s'invitant pour prendre part au jeu réservé aux garçons.

À certaines occasions, la gestuelle de la candidate se fait religieuse, avec des postures de la main arrêtées par la photographie, revisitant des épisodes bibliques caractérisés par le rôle prépondérant accordé à la posture des mains (le *Noli me tangere* et saint François recevant les stigmates) par un palimpseste photographique révélant l'instant où les traits de Marie-Madeleine, transfi-

18. « Je suis la candidate du peuple! », s'exclame Ségolène Royal le lendemain de sa désignation par les militants du PS (rapporté dans Malouines, Meeus, 2007, p. 162).

19. *Libération* du 6 avril 2007 : « Elle échappe au contrôle de son équipe. “Ingérable, capable de tout bazarder au dernier moment”, comme dit un proche ? »

apporté sa touche, sa manière d'être



40. *Libération*, 21 février 2007.

© DR



41. *Libération*, 4 mai 2007.

© Sébastien Calvet

gurée par le pouvoir, se superposent à ceux du Christ et du saint [41]²⁰. Les articles (numéro du 6 avril 2007) semblent réinvestir plusieurs épisodes bibliques comme celui de la Cène : « Elle s'attable avec des élèves. Journalistes – vidéos et photos proscrites – à côté. “Ils n'entendent rien, mais ils ont le sentiment de partager son repas”, dit son entourage », ou encore : « Face aux journalistes, façon Cène, elle attend. Aux Judas de service, qui lui sortent un “on vous dit pas assez précise”, elle glisse un “ça dépend pour qui”. Aux fidèles supposés [...] elle [...] sert un sermon [...]. Elle a une panoplie d'intouchable. » Autre épisode, celui de la traversée de la mer Rouge : « “Elle se fout des médias”, veut croire un journaliste. “On n'existe pas”. Même quand des Michelin, inquiets pour leur avenir, interpellent un conseiller et que, message passé, elle fend la foule à leur rencontre ? “Trop fort”, lâche un syndicaliste, comme touché par la grâce... » Ou encore : « Un couple de paysans : “On dirait qu'elle marche sur l'eau.” »

En publicisant la question du genre ou, plus concrètement, celle des identités publiques de genre, la dernière campagne présidentielle a contribué à élargir durablement les frontières de la définition franco-française de l'acteur politique. Sans doute la singularité de la médiatisation des deux candidats (pour la première fois une femme et, par contre-coup, un homme, avec en arrière plan, pour les deux protagonistes, la question lancinante du couple) a-t-elle constitué un facteur clé dans cet approvisionnement de la personne privée des politiques dont témoigne la presse française (porosité de l'espace privé, rupture, divorce, mariage du président, etc.). Rien d'étonnant dès lors à cette peopolisation de la presse politique post-campagne, puisque la politique s'était déjà ouverte à la question privée en campagne.

20. Joseph Messinger voit dans cette posture gracieuse et délicate de la main « un signal éminemment féminin qui adoucit le style du tribun un peu rigide » (Messinger, 2006, p. 332).

L'espace médiatique, en ouvrant cette ligne de partage des identités sexuées en politique, n'a fait que réverbérer et réactiver certains univers de significations ou savoirs de croyances qui croisent la question du genre et du pouvoir. Certes, on peut convenir que des photographies isolées, hors contexte et sans ancrage linguistique, ne font pas sens. Autrement dit, leur lecture est laissée au libre arbitre des orientations interprétatives de leurs spectateurs-lecteurs. Elles s'offriraient, pour reprendre l'analyse de Roland Barthes, comme des messages analogiques sans code et donc continus, s'inscrivant en réception dans le champ symbolique d'une « réserve traditionnelle de signes » (Barthes, 1982, p. 13). Or, pour ce faire, elles doivent activer un cadrage communicationnel et mobiliser une encyclopédie commune. En d'autres termes, cet encadrement est la résultante de la convocation d'une pratique sociale, d'un contrat de communication et de buts d'actions reconnus – ici, le champ du politique et la finalité actionnelle d'accession au pouvoir des acteurs, enchâssés dans un discours journalistique surplombant. D'où ce dialogisme incessant entre les agissements ou les paroles des candidats et les discours d'escorte produits par les acteurs médiatiques. Or, les formes de schématisation qui en ont résulté, comme nous l'avons vu, sont puisées dans la matrice commune des imaginaires de savoirs de croyances où les places et les rôles de genre (Soulages, 2004) sont déjà assignés : les hommes agissent (en groupe), les femmes attendent (seules, en souriant), les hommes savent où ils vont, les femmes l'ignorent, mais sourient toujours...

Même si, durant la campagne, les deux candidats se sont institués en personnes singulières et dans le même temps en porte-drapeau de communautés de citoyens, l'un en rupture, l'autre en rivalité ou en détachement, leur affrontement a constitué un terrain de manœuvre sur lequel s'est jouée la question des identités sexuées et de l'incarnation (au sens charnel) des imaginaires du pouvoir. Avec paradoxalement, en fin de campagne, deux postures parallèles de dénégation et une inversion, dans les dialogues, des rôles : « je ne suis pas l'homme que vous craignez », « je ne suis pas la femme que vous imaginez ». Comme si cette question du genre débouchait sur une impasse et se résolvait provisoirement par l'intermédiaire d'une stratégie d'esquive. Or, comme nous avons pu le constater à cette occasion, si la médiatisation du politique est désormais visitée par la question des identités de genre, ce n'est sans doute qu'un commencement et, somme toute, qu'un épiphénomène, puisque l'espace privé lui-même est aussi un espace traversé par la lutte politique.

Références

- ANDERSON Benedict, 2002 [1983], *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.
- ARTUFEL Claire, DUROUX Marlène, 2006, *Nicolas Sarkozy et la communication*, Paris, Pepper.
- AUGÉ Marc, 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier-Flammarion.
- BALANDIER Georges, 1992, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Balland.
- BARTHES Roland, 1982, *L'obvie et l'obtus. Essais critiques, III*, Paris, Le Seuil.
- BERRENDONNER Alain, 1997, « Schématisation et topographie imaginaire du discours », *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, A. Berrendonner, D. Mieville éd., Berne, Peter Lang, p. 219-227.
- CASTORIADIS Cornelius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil.
- CHARAUDEAU Patrick éd., 2004, *La voix cachée du tiers. Des non-dits du discours*, Paris, L'Harmattan.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- 2008, *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné!* Paris, Vuibert.
- CHARAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique éd., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, p. 238-240.
- CHARBONNIER Louise, 2007, *Cadre et regard. Généalogie d'un dispositif*, Paris, L'Harmattan.
- COTTERET Jean-Marie, 1991, *Gouverner, c'est paraître. Réflexions sur la communication politique*, Paris, PUF.
- FRIED Michael, 1980, *Absorption and Theatricality. Painting and Beholder in the Age of Diderot*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press (trad. française C. Brunet, 1990, *La place du spectateur*, Paris, Gallimard).
- GOFFMAN Erving, 1979, *Gender Advertisements*, New York, Harper.
- LANDOWSKI Éric, 2007, « Flagrants délits et portraits », *Analyser la communication*, t. 2, A. Semprini éd., Paris, L'Harmattan, p. 89-126.
- MAIGRET Éric, 2008, *L'hyperprésident*, Paris, Armand Colin.
- MALOUINES Marie-Ève, MEEUS Carl, 2007, *Ségolène Royal, l'insoumise*, Paris, Fayard.
- MARIN Louis, 2005, *Politiques de la représentation*, Paris, Kimé.
- MESSINGER Joseph, 2003, *Ces gestes qui manipulent, ces mots qui influencent*, Paris, First.
- 2006, *Les gestes des politiques*, Paris, Flammarion.
- SOULAGES Jean-Claude, 2004, « Le genre en publicité ou le culte des apparences », *Médiation et information*, n° 20, p. 51-60.
- VÉRON Éliséo, 1994, « De l'image sémiologique aux discursivités. Le temps d'une photo », *Hermès*, n° 13-14, p. 45-64.
- VIGARELLO Georges, 2007, « Ce monde où l'on court », *Esprit*, n° 339, p. 15-19.